

CUN'Page 04

N°4 (nouvelle série)- 21 juin 1997 après J.C.

Edito

Qui aurait dit en décembre dernier que CUN'Page connaîtrait quatre livraisons avant la fin de l'année universitaire ? Pas le rédac'en chef, en tout cas.

Ce beau résultat a plusieurs raisons. D'abord la rédaction s'est bien amusée, s'est bien entendue et a supporté la niégalomanie du chef, les embrouilles informatiques, les débats politiques et tout ce qui rend l'entreprise associative passionnante. Ensuite, les encouragements répétés des hautes autorités CUNiales et le bon accueil de la majorité de choristes nous ont fait croire que le journal intéressait au-delà de ses auteurs. Enfin, dans cette année de transition pour la CUN, notre humble feuille de chou a, semble-t-il, contribué à l'unité de notre chorale. Notre séquence émotion est consacrée à Jean-Martial en guise d'esquisse d'embryon de remerciement.

Conséquence de tout cela : à la demande générale (et avec une substantielle augmentation de salaire), l'équipe a décidé de sévir de nouveau l'an prochain ; mais cette fois, avec la participation de toutes et de tous : chroniqueurs, dessinateurs, humoristes ou autres. Bonnes vacances et rendez-vous en octobre.

Sondage CUN

A propos de répertoire...

Il y a quelques semaines de ça, un petit papier circulait où chacun pouvait dire un mot sur ses goûts musicaux. Une vingtaine de choristes ont répondu, voici le résumé rapide des réponses recueillies.

Plusieurs choristes ont manifesté un intérêt pour le jazz, le gospel, mais aussi le baroque. Beaucoup ont émis le souhait de réinterpréter une grande œuvre, comme cela avait été fait il y a un an avec le Gloria de Vivaldi. On peut aussi citer pêle-mêle : une envie de chansons gaies, des comédies musicales, des musiques de la Renaissance, de la variété française, du romantique, du folklore irlandais ou breton, des chansons de marins, des musiques du monde et des chœurs russes.

Quelques idées d'œuvres : autour de Bach (le Magnificat, les fugues, la passion selon Saint Matthieu), le Magnificat de Vivaldi, le Te Deum de Part, l'Ave Verum de Mozart, le Requiem de Brahms et les messes de Berlioz.

Toutes ces ont été évoquées lors de la réunion «répertoire» le 11 juin. Rien n'a été arrêté pour l'instant. Les grandes lignes du répertoire de l'année prochaine seront décidées à la réunion du 25 juin à 20h30 à la Faculté dentaire. Tous les choristes sont invités à y donner leur voix.

Clint E.

Goodbye...

On est déjà à la fin de cette année scolaire et malheureusement, il est déjà presque temps que je rentre chez moi au Canada. Je suis un peu triste ; même si j'ai la nostalgie de mon pays. J'ai passé une année vraiment merveilleuse ici à Nantes, en grande partie grâce à vous, les choristes.

En fait, j'ai beaucoup appris en faisant partie de la CUN. Par exemple, j'ai appris que la terminologie musicale française est très différente de celle du Canada ; merci de votre patience, les altis. J'ai aussi appris que les week-ends «chorale», bien que leur but soit de répéter, sont des occasions inégalées de rencontrer ses camarades de chorale. Mais la leçon la

plus importante doit être la suivante : j'ai appris que les gens de la chorale sont tous chaleureux , accueillants et sympas !

Pour ma part, et sans doute de la part des autres choristes étrangers, je voudrais vous remercier de tout cœur pour cette année ! D'ailleurs, si jamais il vous arrive d'aller au Canada, venez me voir !

Mary Varcoe

Culture CUN

L'histoire de la musique se conjugue aussi au présent...

Imaginez-vous un peu, demoiselles en collants et demoiselles en robe de cour, dansant une pavane sur un air de Lassus : vous vous trouvez nez à nez avec un des «fils» de Pärt ; histoire vraie dont je me devais de redonner la note, contemporaine pour cette fois.

La CUN avait un étudiant spécialiste de Pärt et de musique contemporaine sous la main. Ça sentait le scoop. Le CUN'Page se devait d'être sur l'affaire...

Romy : Pour un autre article, j'ai tenté de trouver des choses sur Pärt et comme on ne trouve pratiquement rien...

David : C'est clair !

R : J'imagine que tu dois en connaître un bon rayon. Pourrais-tu nous faire un petit historique de ce bonhomme ?

D : Il est né en 1935 à Baide en Estonie et commence à composer dans le style «néo-classique russe» c.à.d. qu'il faut savoir que dans les années 50-60 en Russie au niveau musical, c'était très renfermé : la musique servait à la fois à exalter la foi du patriote soviétique et donc n'était pas admises toutes les nouveautés, comme Debussy qui était considéré comme réactionnaire... Pärt commence à composer dans ce style-là mais le délaisse rapidement pour, en 1961, composer une pièce appelée «Nekrolog» qui est complètement sérielle ou dodécaphonique. Tu vois ce que c'est ?

R : Un petit éclaircissement serait profitable !

D : Bon, il faut savoir que la musique tonale est basée sur la gamme à 7 sons (do, ré, mi...) dans laquelle sont intercalés des chromatismes (do#...la#). La musique sérielle ou dodécaphonique utilise les 12 sons sans aucune préférence ce qui fait de la musique très dissonante comme Boulez par exemple et Pärt avec son «Nekrolog» : le tollé naturellement. Il continue de composer dans le style sériel jusqu'en 68 où il crée une pièce superbe et grandiose : le «Crédo» qui est basé sur une pièce de Bach en Do majeur (petite improvisation davidique plutôt charmante). C'est une pièce où il y a Bach d'un côté qui combat le sérialisme et qui finit par gagner. A partir de là, Pärt se remet en cause et arrête la composition sérielle : il faut donc chercher une autre voie. Il se remet donc à étudier la musique de la Renaissance : Josquin, Palestrina, Victoria...

R : Génial ! Trop dur de ne pas prendre part face à de tels compositeurs.

D : En 71, apparaît une symphonie qui est «renaissance-machin» pas très affirmé (original comme style !). Et en 76, une toute petite pièce pour deux voix et piano. Il appuie son nouveau style dont le «Magnificat» est, à mon avis, le plus beau joyau.

R : En fait, il a fait un sacré chemin du sériel au «Magnificat» qui est quand même plus facile d'accès...

D : Voilà, les gens disent «Tient, on commence à comprendre la musique contemporaine».

D'un autre côté, il y a des gens de la trempe de Boulez qui dénigrent complètement ce genre de compositeur trouvant totalement débile de retourner à la tonalité : polémique entre les modernes et les post-modernes.

R : Attend un peu, ça devient bien compliqué. Reprenons le début : la musique contemporaine, elle commence quand ?

D : Elle commence, je pense, par Debussy qui est le premier moderne, mais c'est avant tout un enchaînement de compositeurs : Stravinsky avec le «Sacre du printemps» qui apporte des éléments rythmiques populaires d'inspiration folklorique que la musique savante n'écoutait pas. Et puis Bartok, Schönberg inventeur de la musique dodécaphonique, Webern, ensuite la tripoté de Boulez, Bériot qui intègre tous les paramètres du son en s'accaparant les bruits du quotidien. Au niveau chant, on passe du parlé au crié par le rire : tout ça devient de la matière musicale (voilà les modernes). Dans cette même période, on a également un autre courant, qui faiblit, qui tient à la musique tonale dont Poulenc fait partie. A partir de 70, apparaissent les post-modernes ou minimalistes avec Reich, par exemple, compositeur de pièces de musique répétitive c.à.d. basée sur de courtes cellules se répétant indéfiniment.

R : Aï e aï e aï e aï e...

D : Non, c'est pas forcément chiant car des variations existent sur les répétitions : il met en place, sur des mélodies en boucle, un quatuor à cordes, un chœur (...). Pour bosser, c'est génial! Pärt fait partie de cette génération et sa «Passion selon St. Jean» est un bon exemple. Ce courant post-moderne fait donc face aux modernes. Pärt parle d'eux en utilisant une expression qui me fait rire : «Il faudra un jour qu'ils sortent du bac à sable». Et les modernistes disent la même chose !

R : Quand on entend parler de musique, la musique contemporaine est quasi absente. Une raison pour cela ?

D : D'abord parce que c'est une musique intellectuelle, je dirais. Comparé à ce que pouvait faire Mozart ou Beethoven, ils étaient en phase avec leurs époques. Aujourd'hui, on va dans une ZUP et on passe le «Marteau sans Maître» de Boulez, forcément, ça va bloquer parce que c'est une musique hors des repères communs. On est pas éduqué à cette musique. En 1^{ère} année de fac, je la détestais, maintenant, je suis un fan parce qu'il faut être éduqué à la comprendre et ça demande un effort énorme d'évacuer tout ce qu'on connaît au niveau musical pour aborder ce nouveau champ.

R : Et la musique dans les années à venir, ce sera quoi d'après toi ?

D : Je pense qu'on va retrouver la consonance ou la «tonalité élargie» comme le fait Pärt et qu'avait renié les années 50-60. Peut-être la musique électronique. Je n'en sais rien !

R : Une idée me vient à l'instant, il ne pourrait pas y avoir des apports de la musique du monde dans les compositions occidentales à l'heure où tout s'internationalise ?

D : Déjà, la musique européenne s'est largement diversifiée et c'est même devenu une mode de s'intéresser aux phénomènes extra européens pour essayer de renouveler le langage de la musique européenne, plutôt «sclérosé».

R : Autre chose par rapport à l'image qu'on peut avoir des étudiants en musicologie plutôt «classique», le choix d'une maîtrise dans le domaine de la musique contemporaine est-il courant ?

D : Cette musique devient de plus en plus un champ d'action. Faut pas se leurrer, tout a été fait sur Bach et Mozart ! Il y a donc deux champs de recherche en vogue : la musique contemporaine et la musique ancienne par la découverte d'anciennes partitions. En exemple, un copain bosse sur la musique de danse du 17^{ème} en France.

R : Ca me branche plus que Pärt... D'ailleurs pourquoi le choix de ce compositeur ?

D : Le choix dépend beaucoup de la personne : c'est un peu comme notre bébé (après le fils, je demande le petit fils !). J'ai choisis Pärt parce que je l'adore depuis que des amis m'ont fait découvrir ses œuvres.

R : Et si à ton tour tu avais à composer une pièce musicale, serais-tu dans cette mouvance ?

D : Je ne pense pas, car Pärt a vraiment un caractère affirmé et il renie tout le passé sériel et ses apports (son passé aussi). Je ferai plutôt un mixage parce que je ne suis ni sérialiste ni

minimaliste (postmoderne) et je ne veux pas juger la musique du 20^{ème}, je n'ai pas assez de recul...

R : Pour terminer, pourrait-on avoir ton avis sur le «Magnificat» de ce soir ? Ce n'est pas tous les jours que la CUN a un spécialiste sous la main...

D : Je dis des noms ? (censure !) A mon avis, il ya de très bon passages. Celui du «fortissimo» «Et misericordia...eum» (p4) est vraiment, vraiment grandiose : j'ai eu des frissons dans le dos ! C'était très, très bien parce que vous étiez libérés de la partition comme un grand souffle et un grand élan vers quelque chose. Alors que selon moi, pas tout, mais presque, est encore trop dans les partitions. Il y a un aspect du chant grégorien de donner une direction à la phrase qui manque. C'est le texte qui doit donner la conduite de la phrase et le rythme coule de lui même. Les ténors manquent de repères au niveau musical et doivent se rattacher aux textes en plus du manque d'homogénéité du timbre. Faut que ce soit net (chapeau tout de même aux 9 ténors présents !)

R : Yves parle de guirlandes !

D : C'est un terme trop dur, je parlerai plutôt d'un «manteau neigeux» ; c'est plus poétique ! Tu l'aperçois à peine. C'est pareil au niveau vocal : faut pas qu'on entende une voix plus que l'autre.

Merci beaucoup sur ce cours d'histoire sur la musique contemporaine, bien plus clair que tout bouquin ; et pour avoir si bien joué le jeu du «prof de musique». J'envie déjà ses élèves ! Mister Collosio, merci encore et chapeau ! Je vous confie le nom de notre «spécialiste». Souvenez-vous en : le 2^{ème} millénaire musical n'a qu'à bien se tenir !

Romy S.

StarCUN

Jean-Martial comme il ne s'est jamais connu lui-même !!

Vous pensiez que peut-être connaître votre chef de chœur tant aimé. Hé bien, le voici sous un nouveau jour. Je suis désolé, mais je n'ai pas pu m'empêcher de romaniser quelque peu son histoire alors méfiez-vous, il va falloir en prendre et en laisser !!

Le petit Jean-Martial est né il y a de ça presque quarante ans (hé oui ; que le temps passe vite), en 1957, à Menzel Bourguîba, c'est à dire une petite trentaine de kilomètres de Tunis, pour les incultes qui ne connaîtraient pas encore ce petit coin de paradis, devenu un passage obligé pour tous les fans de l'idole, également connu sous le nom de Menzel Bû Rugaybah (à ne pas confondre avec Menzel Chaker, plus à l'est, à côté de Safâkis). Dernièrement encore, on a pu y voir passer C. Nougaro, B. Streisand ou encore L. Pavarotti. Seulement, contrairement à la légende, ce n'est pas aux bords de la Méditerranée mais de l'Océan Atlantique que le jeune homme grandit ; à la Tara exactement, à côté de la Plaine sur Mer, qui, curieusement est beaucoup moins connu pour cette période de la vie du musicien qu'une autre ville voisine du nom de Tharon-Plage qui a vu évoluer pendant plusieurs dizaines d'étés l'un de ses futurs disciples de la Chorale Universitaire de Nantes.

C'est donc face à l'océan, à l'âge de trois ans que J-M. écrit sa première composition pour piano à Ray Charles, que ce dernier n'a pas su apprécier à sa juste valeur. La partition fut récupérée quelques années plus tard par E. John sur laquelle Bernie Taupin posa ces mots qui sont devenus célèbres : «Sorry seems to be the hardest word». Cette première expérience lui est particulièrement difficile à supporter. Il se remet à écrire seulement à sept ans, âge où, par

soucis de perfection, il décide de prendre des cours de piano auprès de Chick Coréa. Son professeur est tout de suite séduit par ses dons extraordinaires, sa grande maturité et son imagination qui semblent ne pas connaître de limites.

Le petit J-M. passe la plus grande partie de son temps à rêver devant la mer guettant le moindre bateau susceptible de lui ramener son marin de père, ce qui lui vaut une réputation de tête en l'air dont il n'arrivera jamais à se débarrasser, d'ailleurs on peut encore entendre de la bouche de certaines personnes vaquant au bureau de la chorale le surnom de «Farfouilloux», en rapport avec l'aspect surprenant de la «salle de travail» du maître.

Les années passent et J-M. se laisse prendre aux jeux de l'amour et du Dahu (il n'y a pas de honte, moi aussi je me suis fais avoir). C'est durant ces années qu'une révélation lui sera faite. Je tiens immédiatement à m'excuser auprès de l'intéressé mais je me fais un devoir de faire éclater ici la vérité, quoi qu'il m'en coûte. Ainsi, c'est au cours d'une ballade en vélo sur la route de Pornic par la côte que l'adolescent se trouva nez à nez avec un groupe qui se faisait appeler «les amis de la nature» et l'invita à le rejoindre dans les criques (et oui, il n'y a pas beaucoup de dunes dans ce coin). Ses nouveaux amis, qui n'étaient autre que des naturistes, forcent le jeune à mettre son âme à nu et comprennent très vite la valeur de leur compagnon. Ils lui trouvent rapidement un jeune blondinette pour que le jeune fasse ses armes et trouve une nouvelle inspiration. Personne n'a jamais su ce qui s'était passé à cet instant et le seul témoignage restant est cette phrase énigmatique : «il lui faudrait une baguette pour qu'elle tienne debout !», de mémoire de plagiste, il n'était rien arrivé de tel depuis un accident similaire à propos d'un certain Michel Corboz qui était parti se réfugier à Lausanne (est-ce en rapport avec le fait qu'il soit également devenu chef de chœur ? De grands noms de la science se sont penchés sur la question sans succès). Du coup, J-M. se réfugie dans un mutisme qui n'a d'égal que la productivité musicale dont il fait preuve. Dès lors le garçon a une revanche à prendre avec cette baguette : il sera chef de chœur, et pour ce faire, il quitte le Pays de Retz pour rejoindre la ville de Nantes.

Le prodige commence à se faire connaître et compose de façon anonyme pour le groupe Genesis, mais très vite, les problèmes le rattrapent par le biais de son père. En effet, le marin a pour habitude de ramener à chaque retour de voyage des flûtes au fiston. Seulement, rendu en Afrique il confond flûte avec bâton de parole, appareil sacré et indispensable au grand sage de la tribu pour donner un temps de parole à une personne qui doit s'expliquer tant que les grains contenus dans ledit bâton traversent ce dernier avec un bruit particulier. Traqué, son père s'en tira à bon compte mais décida de quitter ses pairs sur la mer pour devenir maire à la Plaine sur Mer.

En dehors de la musique, J-M. est également doué pour les mathématiques puisqu'il passe avec d'autres amis et succès son Bac E et se lance à corps perdu dans une carrière d'instituteur, après un petit détour par la fac de sciences où il sert de cobaye pour se faire un peu d'argent de poche. C'est à trente deux ans qu'il reprend des cours de musique, mais cette fois-ci dans un but bien précis : il sera prof de musique. Pour ce faire, il bosse à mi-temps pour obtenir sa licence de musique en 1984 et pour ce faire présente une œuvre au piano qu'il avait composée en 1980 avec l'un de ses nombreux amis du nom de Philippe Colin (depuis celui-ci est parti faire fortune aux Etats-Unis grâce à ce tube rebaptisé «In the air tonight»).

1984, cest également l'année de naissance de Vocal Song, groupe de jazz plein de talents qui donne du bonheur à tous ceux qui veulent en recevoir tels que des enfants hospitalisés. Ensuite, en 1986, il intègre la CUN et milite activement au C.A. pour la création de petits chœurs, projet qu'il réalisera plus tard, alors qu'il sera lui-même chef de chœur de cette chorale. C'est d'ailleurs dans cette chorale qu'il a fait une heureuse rencontre et d'heureux bambins (au fait Gabrielle, c'est à vingt que vous vous arrêtez, non ?). C'est encore en 1986 qu'il crée Nota Bene, groupe qui aurait dû être mixte mais devint exclusivement féminin en raison du nombre insuffisant d'hommes inscrits.

A présent notre idole s'en va vers de nouveaux sommets où on peut en être sûr, la gloire et la reconnaissance de tous sera encore une fois au rendez-vous.

Fred A.

Les inCUN'uptibles Eliott Press : le retour III

827,828,829...Le compte y est. Depuis que ses aventures étaient relatées par la presse, Eliott avait fort à faire pour dépouiller le courrier de ses admiratrices inconditionnelles.

Il était là, bien calé entre sa pyramide d'enveloppes et sa colonne de dossiers en retard, occupé à préparer l'indispensable déguisement pour sa dernière mission. Très au fait des méthodes de pointe, il avait opté pour une chemise bleu azur assorties d'un short à fleurs, répétant ainsi une technique de camouflage classiquement utilisée par les agents du F.B.I., opérant en zone balnéaire.

La mission qui l'attendait était plus difficile que les précédentes pour plusieurs raisons. D'abord, Eliott pouvait de moins en moins compter sur l'anonymat de la foule, de nombreux départ avaient resserré les rangs : les fidèles s'engageaient dans une retraite faite de jeûn et de solitude qu'ils intitulaient eux-même «examens». Une autre difficulté venait de ce qu'il n'était pas le seul à jouer les curieux. Eliott avait progressivement identifié un groupuscule extrémiste éditant une sorte de journal de la secte. Le Ku Kun'Page- puisqu'il faut l'appeler par son nom- se présentait comme une anodine publication associative, dont le titre raccourci et ré orthographié échappait à tous les soupçons. Au péril de sa vie, Eliott réussit à prendre quelques gros plans de ces suspects. Les photos révélaient à l'évidence que le rédacteur en chef n'était autre qu'un skinhead déguisé, entouré de pigistes fichés dans tous les asiles du pays. Pour corser le tout, le personnage principal de l'enquête, répondant au surnom de «l'homme qui fumait peut-être» cultivait la réputation d'une certaine originalité comportementale. Fac à une telle confusion, Eliott renonça à élaborer un plan et se fia à sa seule intuition. C'est ainsi qu'il se retrouva par une belle soirée de fin de printemps dans une petite salle où seuls quelques fidèles dispersés écoutaient l'un d'entre eux jouer de l'orgue. Eliott fut immédiatement frappé par la tenue du joueur d'orgue : chemise rose et short à fleurs. S'agissait-il d'un agent du F.B.I. ? Un affreux pressentiment monta en lui. Il dégaina de sa poche revolver une ancienne parution du Ku Kun'Page ; il y retrouva une photo accompagnée d'un texte descriptif évoquant parfaitement «l'homme qui fumait peut-être», et qui présentait d'étranges ressemblances avec ce joueur d'orgue. La confrontation finale était maintenant inévitable. Eliott s'approcha lentement de «l'homme qui fumait peut-être», lequel avait abandonné son orgue et se livrait maintenant à une chorégraphie peu identifiable, oscillant entre la bourré auvergnate et la danse de la pluie.

-Je m'excuse de vous interrompre, mais...

-Ah, mon frère, tu es venu te joindre à nous pour créer un monde meilleur !

-Euh...oui c'est cela. En fait je viens pour Arvo.

-Arvo ? Tu vois bien que nous ne sommes plus assez nombreux pour nous y attaquer. Mais il y en aura d'autres, j'ai plein de projets !

Le tonnerre s'abattit sur Eliott. Lui qui avait consacré tout ce travail à délivrer Arvo, il se retrouvait brutalement en plein cœur de l'actualité, c'est à dire en situation de perte d'emploi. Que dire ? Que penser ? Laissant «l'homme qui fumait peut-être» dans les tranes de sa polka techno, il quitta la salle pour retrouver le grand air.

Ainsi le dossier Arvo se refermait de lui-même ; mais «l'homme qui fumait peut-être» n'avait-il pas dit qu'il y en aurait d'autres ? Mais alors lesquels ?

Clint E.